

**Charikov**

# **Un homme de goût**

*Un récit (très) court*



 [charikov@charikov.be](mailto:charikov@charikov.be)

 [www.charikov.be](http://www.charikov.be)

1 072 Mots

6 277Caractères (esp. compris)

Ce texte vous est présenté gracieusement pour être lu sous forme électronique. Toute reproduction ou diffusion sans l'autorisation préalable de l'auteur est interdite partout dans le monde.

Mais n'hésitez pas à faire part de vos souhaits, de vos (aimables) observations à Charikov. Ou même à le remercier si l'envie vous en prend.

Copyright 2023 © - Tous droits réservés Charikov.

Laissons donc à ces masses incultes et infertiles - qui ont l'amabilité de se signaler à nous par de rutilants gilets jaunes - les récits à la Rouletabille du vol infame, de la chiennerie qui vient d'être commise au Louvre. Et qu'il nous suffise, à vous et moi, gens de bien, de savoir qu'un homme, un seul, - mais lui reste-t-il vraiment quelque humanité ? - en est le coupable. Il était entré au musée pour la Joconde, rien que pour elle. Et elle était maintenant « pendue » - c'est le mot qui convient - à l'un des quatre murs, ni plus ni moins, de son sordide gourbi de la rue de l'Hôpital Saint-Louis, près de la porte Saint-Martin, où un rai de lumière blafarde traversait un œil de bœuf pour s'écraser sur l'olympien sourire.

Depuis une semaine Géry Pieret - c'est de lui, le voleur, que je vous parle - s'avachissait pendant des heures, une pils à la main, dans une bergère boiteuse faisant face au tableau, pour s'envaser dans ses extravagantes fabulations.

Géry Pieret était plâtrier dans le BTP et son attachement à Mona Lisa ne devait rien à un quelconque intérêt pour les beaux-arts. Il aimait Mona Lisa parce qu'« elle le faisait bander ». Sic et même Sic transit gloria mundi.

Il arrivait donc fréquemment que, perdu dans ses hallucinations, Gery fantasme une conversation avec la Joconde. Il plongeait alors dans un univers de faux-semblants, une fiction, une utopie, et la voix chaude, lente et douce de Mona Lisa suffisait à nourrir ses médiocres saillies. Il imaginait la douceur de sa joue et y déposait en gamberge un tendre bisou. Il hallucinait une caresse sur le dos de sa main quand elle lui apportait sa Kronenbourg bien fraîche et il s'enfonçait un peu plus dans son vieux fauteuil moins défoncé que lui.

Les circonstances précises de cet audacieux larcin n'auront qu'une médiocre importance aux yeux des esthètes et des véritables amateurs d'Art. Les détails de ce qui ne fut en somme qu'un sordide fait divers et une injure au génie humain n'intéresseront que les médiocres, les gens d'en bas. Ceux dont la culture commence et s'arrête aux chromos d'un prétendu « neuvième art » ou à ces triviaux phénomènes de mode qu'une onomatopée monosyllabique - comme « rap » ou « tag » - suffit à définir et qui auront la fugacité des mauvais parfums, des promesses d'ivrognes et des emportements sur Facebook.

- Arrête de déconner. On n'est pas maqués, toi et moi. Et ça risque pas d'arriver.  
Stronzo !

Elle avait parlé. Elle lui avait parlé !

Mais d'une voix de crécelle, ce qui était bien regrettable. Elle avait aussi remonté ses seins fatigués d'une violente mandale de l'avant-bras et taloché l'air d'une main lourde, répétant clairement « Stronzo, stronzo ! » comme pour bien éloigner le casse-pieds.

Dans les jours qui suivirent Gery de la Porte Saint Martin et Lisa Gherardini del Giocondo se lancèrent donc aveuglément dans une délirante conversation.

- Comment tu t'appelles ?
- T'es con ou quoi ? Tout le monde sait ça. Mona Lisa.
- C'était juste pour voir... Moi c'est Géry Pieret.

Alors elle sourit. Un peu.

- A propos... On dit pas « Mona lisa » mais « Mona lut » ! ajouta-t-il en souriant fièrement.
- T'es vraiment con ! Et elle pouffa en rougissant (ce qui fit grand bien à son teint blême).

C'est ainsi qu'ils firent connaissance : en échangeant fort banalement leurs noms et pas encore leurs numéros de portable.

Mais Géry ignorait la litote autant que l'euphémisme et ce manque d'éducation, cette différence de classe rendait évidemment leur amour impossible. Versez ici une larme.

- Pourquoi tu souris pas ? T'as l'air constipée.

La joconde avait jusque-là prudemment affiché un début de sympathie pour Géry, mais lui imaginait déjà qu'ils étaient complices. Ses remarques et ses questions un rien trop cash et franchement indéliques se multipliaient sans honte.

- Pourquoi t'as rasé tes sourcils ? J'ai un copain qui a vu sur internet que c'est les pouffes de ton temps qui faisaient ça. T'as jamais pensé à faire un régime ? Tes nibards, y font un gros B ou un petit C ?
- T'as l'air d'avoir les cheveux gras. T'emploies quoi comme shampoing ?
- Tu caches tes dents parce qu'elles sont pourries ?
- On dit que t'as un regard « indéfinissable ». Moi je trouve que t'as un regard de salope. J'ai raison ?

A chacune de ces questions Mona Lisa répondit par des volées d'injures.

- Imbecille, idiota, minchia, terrone, che palle, me ne frego, rompiscatole, pezzo di merda, sciupafemmine !

Il crut comprendre que leur complicité grandissait de minute en minute. Alors il se lâcha.

- Tu sais qu'ici les gens intelligents disent dans les journaux qu'on devrait brûler ton tableau ou le cacher.

- Non ! Pourquoi ?

- Attends... Je te lis le truc... Ils disent...

« Cette peinture représente la femme en objet de désir, en objet sexuel jouet de l'omnipotence virile. Elle dissimule l'être humain féminin sous un hypocrite sfumato qui « enfume » la morale dans des contours imprécis (l'effacement de la norme) et qui dissimule la concupiscence sous une texture lisse et transparente. Elle met ainsi en scène un univers fantasmé, un Pattaya du Quattrocento qui déshumanise la femme et la ravale au rang d'esclave sexuelle. C'est le contraire d'un modèle qui mériterait notre admiration. ».

J'ai pas tout compris mais t'en dis quoi ?

Elle n'en dit rien, plus rien. Elle se figea à nouveau, hiératique, sur son panneau de peuplier. Elle reprit son « sourire énigmatique » plein de quiétude face au temps qui passe... mais un peu plus crispé quand même.

Géry ne s'en formalisa pas trop longtemps. « De toutes façons, pensa-t-il, il n'était pas tellement sexy ce tableau. J'vais en voler une autre. »

Il commença à fouiller sur l'internet et s'arrêta sur une page qui montrait le « Portrait de Dora Maar » par Picasso.